

Bruno PACCHIELE

Seconde Chance

ISBN : 979-10-359-0869-0

© Bruno Pacchiale

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Nuit d'hiver

La lumière blafarde de la lune éclaira la silhouette frêle de la femme, emmitouflée des pieds à la tête, qui hésita avant d'introduire la clé dans la serrure. Elle observa autour d'elle, la ruelle déserte, la chiche lumière du lampadaire qui éclairait d'une lueur inquiétante la porte au bois craquelé. Une rafale de vent glacial plus violente que les autres mis fin à sa pause. Elle tourna la clé dans la serrure bien huilée et entra dans la maison déserte. Il faisait si froid dehors qu'ici, à l'abri du Mistral, elle avait presque chaud, cependant, un nuage de buée éloquent s'échappait de sa bouche et de son nez lorsqu'elle respirait.

Elle bascula l'interrupteur et constata que l'électricité était branchée. La maison sentait bon l'encaustique et la lavande. Bien qu'inoccupée depuis longtemps, la maison semblait parfaitement entretenue. De grands draps blancs recouvraient les meubles-fantômes pour les préserver de la poussière. Cependant, le ménage devait être fait régulièrement car, les bouquins de la bibliothèque qui tapissaient tout un pan de mur étaient d'une propreté parfaite.

Elle remarqua un petit mot qui avait été punaisé sur le linteau de la cheminée. Elle détacha la feuille de papier, chaussa une paire de lunettes qu'elle avait extraite de son sac de voyage, et lut les quelques lignes qui lui indiquaient qu'elle pouvait utiliser la cheminée en toute quiétude et que le réfrigérateur et le congélateur étaient convenablement garnis.

Une petite phrase de bienvenue ponctuait le texte et il était sommairement signé : *"le voisin de la maison d'en face"*. Il était indiqué que celui-ci passerait demain dans la matinée pour saluer l'arrivante.

La femme s'empressa de craquer une allumette et d'allumer les fagots disposés avec soin dans l'âtre. Le bois sec se mit à grésiller et bientôt, de belles langues de feu vinrent lécher les bûches de chêne.

Elle garda son manteau et son écharpe et continua la visite de cette bâtisse où elle n'avait jamais mis les pieds. Une cuisine décorée avec des motifs provençaux agréable et bien équipée, une salle de bain fonctionnelle, une grande chambre où trônait un lit déjà préparé, sans doute par la femme de ménage qui prenait soin des lieux. Au beau milieu du lit, sur un édredon aux motifs floraux surannés, avait été déposée une grande enveloppe de papier brun. Aucune inscription n'indiquait le destinataire, mais elle savait que cette lettre était là pour elle.

Elle retira ses gants et saisit l'enveloppe puis retourna dans le grand salon où l'on commençait à ressentir les effets de la flambée. Elle s'empressa d'ajouter deux bûches au milieu des flammes, posa l'enveloppe fermée sur le fauteuil qui faisait face à la cheminée, et alla dans la cuisine afin de se préparer une boisson chaude. Elle trouva rapidement une théière, un mug et du Sakura qu'elle fit infuser lorsque l'eau fut à la bonne température. Elle rapporta la théière et le mug sur la petite table basse qui se trouvait proche du fauteuil en vieux cuir où elle s'installa.

Elle avait l'impression de jouer un rôle dans un film. Seule, dans cette grande maison de pierre, face au feu crépitant, dehors les gémissements du vent accentuaient l'impression de solitude et d'isolement. Elle réchauffa encore un instant ses doigts autour du mug et aspira lentement une gorgée du breuvage réconfortant. Elle ouvrit alors l'enveloppe et commença sa lecture. Les premiers mots la troublèrent immédiatement. "*Ma chère fille...*".

L'écriture lui était familière. Son cœur se mit à battre plus fort. Elle desserra l'étreinte de son écharpe et poursuivit sa lecture.

"Ma chère fille, ma chérie

Si tu as mon courrier entre tes mains, et si tu lis ces quelques lignes c'est une excellente nouvelle. Tu as su résister à tous les dangers de la vie, aux aléas néfastes qui parfois abattent même les plus forts d'entre nous. Mais, je te sais forte et j'ai bon espoir que tu seras encore sur Terre après tant d'années passées.

Je suppose que tu as dû tomber des nues lorsque le notaire t'a invitée à passer à son étude pour t'indiquer que ton vieux père, dont tu n'as plus eu de nouvelle depuis trente ans aujourd'hui, et qui est selon toute vraisemblance, mort depuis longtemps, lui avait adressé, un message qui ne devait t'être remis que trois décennies plus tard. Exactement le 2 décembre 2044 (date de ton anniversaire).

Ton frère a reçu une lettre identique. J'ai préféré ne pas vous réunir, car à l'issue de votre lecture, vous devrez prendre une décision personnelle. Au cas où vous seriez tous les deux décédés, le notaire avait pour ordre formel de détruire ces plis.

Que de mystères ! Mais, tu ne dois pas être étonnée que j'agisse ainsi, tu as toujours su mon goût pour le romantisme et l'insolite. Ne crois pas que je me serais amusé à te faire souffrir, trente ans après notre dernière rencontre, s'il n'y avait pas une raison sérieuse à cela.

Dans le pli confié au notaire, je te donnais rendez-vous, ici, dans cette maison que j'ai occupée pendant plusieurs années à Rians. J'y ai vieilli et c'est là que tout a commencé...

Je te devine, installée devant la vieille cheminée, tentant de lutter contre le triste froid qui torture souvent la Provence en hiver. Tu dois me maudire et penser que c'est une mauvaise blague que je te joue, peut-être la dernière... Mais, je

t'assure qu'il n'en est rien, et si tu as la patience de lire cette missive jusqu'au bout, tu comprendras pourquoi tant de mystères, et tu comprendras aussi pour quelles raisons ce délai de trente années était nécessaire.

Je dois, tout d'abord, te demander pardon. Pardon pour le père que j'ai été. Pardon pour tout ce que je ne t'ai pas apporté. Pardon, aussi, pour tous ces secrets qu'aujourd'hui je vais te révéler.

Tu comprendras l'importance des révélations que je vais te faire. Lorsque ta lecture sera terminée, tu auras de graves décisions à prendre. Je sais que tu es forte et sensée et que tu feras les bons choix, après avoir longuement réfléchi aux conséquences de tes actes. Je te fais confiance.

Je suppose que le monde d'aujourd'hui n'est guère meilleur que ce qu'il était il y a un quart de siècle. L'atmosphère doit toujours être aussi polluée, les politiques corrompus, les pays en guerre, les riches plus riches et les pauvres plus misérables.

Je t'imaginais à la porte de la vieillesse, droite et fière avec une chevelure blanchie que tu assumes sans état d'âme. Je t'imaginais avec des douleurs lombaires plus fréquentes, des articulations moins souples, une mémoire moins fidèle et un sommeil plus agité, perturbé par des images du passé. Tu as peut-être plus d'amis morts que vivants. C'est également ainsi, que pour moi tout a débuté. Mais, trêve de discours stériles et passons au cœur du sujet.

Tu trouveras, dans ma bibliothèque, tout à côté du dictionnaire en deux volumes qui trône sur l'étagère supérieure, un cahier protégé par une couverture de cuir roux. J'ai écrit ceci pour toi.

J'ai préféré le présenter sous une forme romancée plutôt que comme une liste de faits plus ou moins froids. C'est l'histoire de ma vie que tu vas tenir entre tes mains. Prends le temps de lire ce récit, je pense que ça en vaut la peine.

Je t'embrasse, te souhaite bonne lecture et suis, encore une fois, désolé de devoir t'imposer cette nouvelle épreuve.

Ton père"

La femme, toujours emmitouflée dans son confortable manteau, trembla et ajouta encore du bois dans le feu. Si la température était un peu plus douce dans la pièce, à présent, la lecture du document avait fait courir un long frisson le long de sa colonne vertébrale.

Elle se leva et porta les mains à ses reins car, comme cela était écrit dans la lettre, elle entrait dans un âge ingrat qui voyait les capacités du corps humain décliner, plus ou moins rapidement.

Elle s'approcha de la bibliothèque d'un pas lent et chercha du regard le cahier relié de cuir fauve. Elle aperçut alors les deux volumes du dictionnaire et tout à côté se trouvait le document indiqué. Son père avait dit la vérité jusqu'à présent. Elle saisit le cahier, retourna près du feu, mais décida d'avalier quelques sandwiches avant de débiter la lecture qui pouvait se révéler assez longue.

Une fois restaurée, elle s'installa, à nouveau, dans le vieux fauteuil au cuir avachi. La théière fumante à portée de main, elle chaussa ses lunettes et ouvrit le cahier. Une écriture fine et déliée, révélait dans un bleu turquoise élégant le titre du document : "*Seconde chance...*"

Première partie

Rians

Le naufrage

Je me suis, encore une fois, réveillé à trois heures du matin. Petits pas hésitants, arrêt aux toilettes, puis migration vers la salle de bain pour absorber un verre d'eau. C'est là que j'ai, à nouveau, croisé le regard de cet inconnu dans le miroir. Grand, émacié, regard vide et désabusé, le vieil homme m'a fixé d'un air triste et désolé. Ses traits me rappelaient vaguement quelqu'un. Ses épaules voûtées et les rides parcourant son visage buriné annonçaient une défaite annoncée lors d'un combat dont nul homme ne sortait vainqueur. Comment avais-je pu changer ainsi, alors que mon esprit restait aussi jeune que celui d'un adolescent ?

Je suis allé me recoucher et n'ai pu retrouver le sommeil. Pendant ces longues heures de solitude et de silence, je remâchais l'amertume de la défaite contre le temps qui, inexorablement, me conduisait à la tombe et à l'oubli.

Pour essayer de calmer les battements de mon cœur, je visionnais, à nouveau, derrière mes paupières closes, l'image du jeune homme insouciant et moqueur que j'avais été. Chaque fois que je me livrais à cet exercice, j'apparaissais toujours avec cette vieille chemise à carreau, ce jean étroit et ce ceinturon démesuré qui faisait sourire ma mère. Mes cheveux longs et bouclés descendaient jusqu'aux épaules, j'arborais une moustache tombante qui me vieillissait un peu. Je devais avoir 22 ou 23 ans, et si je ne savais pas encore ce que je voulais faire de ma vie, je savais au moins ce que je ne voulais pas devenir.

J'étais un de ces fils de "Mai 68" dont la vie avait basculé au printemps de cette année-là. Je n'étais pas engagé politiquement, mais cette révolte m'avait fait comprendre que ma vie n'était pas toute tracée, et que je pouvais choisir de devenir autre que celui que la société voulait que je sois.

Je ne vais pas faire une analyse de ces événements, mais ils ont transformé les destinées de millions de personnes, tout comme une guerre ou un cataclysme peut le faire.

A 23 ans, je suivais paresseusement des études de langue à la fac d'Aix-en-Provence. Grâce au cousin d'un ami du voisin de mon oncle, j'avais été dispensé de service militaire. "*Ma santé ne me le permettait pas*" spécifiait le certificat qui m'avait été remis. Peu passionné par les cours qui m'étaient dispensés, je décidai un beau matin de quitter le confort familial et d'aller arpenter les chemins menant à Katmandou. Mon père me maudit, ma mère se lamenta, ma sœur voulut m'accompagner et mon frère me traita d'irresponsable et d'ingrat.

C'est ainsi, chargé de malédictions, de moqueries et de mon sac à dos, que je pris les chemins de traverse qui allaient me mener jusqu'au pied de l'Himalaya, car je me rendis réellement au Népal partager les rêves, les drogues et la folie d'une jeunesse égarée.

Alors, comment ce jeune homme si plein de vie et d'envies a-t-il pu devenir ce personnage acariâtre et mesquin ? Jacques Brel chantait : "*Quand je serai vieux, je serai insupportable*". Brel n'a pas vieilli, moi si ! Et, je suis devenu insupportable, peut-être par ennui, pour m'amuser en quelque sorte.

Je peaufine mon personnage et je jubile quand je constate l'effet que mon caractère détestable produit sur les autres. Il faut dire que la vieillesse est une horreur qui s'insinue à petits pas dans votre vie. Mon médecin m'a déclaré récemment que ma vieillesse n'était pas une maladie, mais un état. Je pouvais tout faire comme avant, mais plus lentement, avait-il déclaré, fier de lui. Comment pouvait-il parler ainsi, ce petit con d'à peine quarante ans ?

Que savait-il des douleurs articulaires, de la vision diminuée, des réflexes ralentis, du cœur qui battait trop fort en haut d'un escalier, des muscles tétanisés après un tout petit effort... Il avait dû le lire dans une revue, et il osait me faire la leçon, me donner des conseils !

C'est aussi pour cela que je suis infect avec le reste de l'humanité. Les plus vieux que moi sont infréquentables, mesquins, jaloux, me rappelant trop bien ce que bientôt je serai. Les adultes sont prétentieux, donneurs de leçons qu'ils n'appliquent pas. Ils oublient le respect qu'ils doivent à leurs aînés et l'amour que leurs parents leur ont prodigué dans leurs jeunes années. On se débarrasse des vieux comme des paquets encombrants. Ah ! Si l'euthanasie était légalisée...

Les enfants complètent le tableau de cette humanité détestable. Ils sont bruyants, sales, mal élevés, irrespectueux, ils n'ont aucune pudeur et vous demandent, en vous fixant droit dans les yeux, pourquoi vous n'avez plus de cheveux. Je leur réponds le plus méchamment possible, qu'eux aussi les perdront avant peu. Cela les interpelle, et ils réfléchissent quelques secondes avant de vous poser une autre question tout aussi insidieuse.

Entre les enfants et moi, c'est une guerre permanente, ils me détestent, avec raison, et je le leur rends bien. Il y a quelques années, je suis venu m'installer dans ce petit village de province, Rians, pour fuir les désagréments de la grande ville, le bruit, la pollution, la violence urbaine, les incivilités... J'ai choisi le calme et le silence alors, je ne supporte pas que de petits merdeux viennent me déranger et me rappeler que je ne serai plus jamais comme eux.

J'ai une délicieuse maison de village rustique à souhait, un jardin ensoleillé et abrité du vent mauvais, une cheminée qui

m'offre en hiver, un spectacle aux scènes sans cesse renouvelées. Je ne parle jamais à mes voisins, je bougonne quelques mots quand je fais mes courses... Le vrai ours mal léché, le misanthrope parfait...

Voici quelque temps, une bande de jeunes enfants a trouvé amusant de venir sonner à ma porte, à la sortie des cours. Surpris, la première fois, ennuyé la deuxième, furieux, la troisième, j'ai vite compris que j'allais bien m'amuser... Je me postais dans la ruelle, à l'heure de la fin des classes et dans un recoin sombre, j'observais la bande des quatre galopins qui avaient eu le malheur de me choisir comme victime. Ils ne savaient pas à qui ils avaient affaire !

Je les photographiais discrètement pour bien mémoriser leurs visages de morveux trop bien nourris. J'appris adroitement leurs noms et leurs adresses. Dans un petit village, tout le monde se connaît et les commères se trouvent à foison. J'étudiais leurs itinéraires, leurs terrains de jeu, tout ce qui allait être utile à ma traque. Un soir, à la tombée de la nuit, je m'étais caché, au coin de la rue dans laquelle ma maison est nichée.

Le vent soufflait, j'étais engoncé dans un grand manteau noir, un chapeau mou enfoncé sur le crâne dissimulait mon visage. Lorsque les garnements eurent sonné à ma porte, ils prirent les jambes à leur cou, comme chaque soir et détalèrent. Je sortis alors de ma cachette, et ils se trouvèrent soudain nez-à-nez avec cet être sombre sorti du néant. J'allumais tout à coup une lampe de poche et dirigeais le faisceau de la torche vers mon visage, donnant à celui-ci un aspect spectral, qui déclencha chez eux un cri hystérique unanime. Ils durent rebrousser chemin et dans la précipitation, l'un d'entre eux s'étala de tout son long sur les pavés boueux. J'en ris encore aujourd'hui...

À partir de ce jour, ils ne purent pas faire un pas dans le village sans me trouver sur leur chemin. À la sortie de l'école, j'étais là. Devant la boulangerie, j'étais là. Quand ils sortaient de chez eux, j'étais là, immobile et silencieux, les fixant droit dans les yeux. La leçon dut porter ses fruits car plus jamais ils ne vinrent me déranger à mon domicile, et ma réputation de sorcier devait me précéder, puisque les autres enfants faisaient un large détour quand ils me voyaient arriver sur un trottoir. Distraction puérile d'un vieillard vicelard ! Il faut bien se distraire un peu.

Je n'ai pas cessé toute activité professionnelle cependant, je traduis des textes en français pour des revues et guides touristiques. Je maîtrise assez bien l'anglais et le portugais et ma réputation dans la profession me fournit encore du travail. Je travaille à mon rythme et il s'agit plus d'une occupation que d'un véritable job. Les économies de toute une vie me permettent de n'avoir aucun souci pour l'avenir, c'est déjà ça.

Quand le temps le permet, je fais de grandes promenades solitaires dans la colline, puis je vais m'installer à une table du bar qui se trouve sur la grand-place du village, face à la mairie. Là, j'observe la vie villageoise. Les charmantes ménagères qui vont faire leurs courses, les jeunes désœuvrés (il y en a, même ici) qui ennuiant les filles. Parfois, des individus de mon âge s'installent à la table voisine et essaient d'engager la conversation. Je me plonge alors dans la lecture d'un journal quelconque et ils comprennent vite qu'il est inutile d'insister.

Mon fils m'a conseillé un jour, de fréquenter les personnes de mon âge, argumentant que *"je rencontrerais peut-être un jour une personne agréable avec qui je souhaiterais partager le reste de ma vie"*. Je n'ai pas répondu. J'ai toujours trouvé mon fils décevant, conventionnel et d'un ennui profond.

Aurait-il compris si je lui avais expliqué que personne ne souhaite rencontrer une femme décrépète aux cheveux peroxydés, à la poitrine flasque, au cou de dindon, avec des rides dissimulées et avec une âme de midinette frustrée. Personne...

Si on ne vient pas déranger ma méditation lorsque je suis assis au soleil en sirotant mon expresso, je pense à nouveau à l'époque merveilleuse et insouciante de mon adolescence. Toujours vêtu de mon horrible chemise à carreau et de mon jean trop serré, je me revois annonçant à mes parents mon intention de tout laisser tomber et de partir à l'aventure, vivre ma vie. J'avais la cruauté de la jeunesse et ne voyais que mes envies.

Mes parents avaient déjà choisi leur propre vie, c'était à mon tour de le faire. Et puis, ils ne seraient pas seuls, mon crétin de frère, Marc ne quitterait jamais le foyer familial, il était bien trop fainéant pour cela, et ma jeune sœur Valérie resterait encore de longues années avec eux. Ma conscience était soulagée et mon inconscience me poussait à découvrir le vaste univers. J'étais un romantique en ce temps là !

J'ai fréquenté régulièrement le bar de la grand-place afin d'observer d'autres villageois. L'établissement reste ouvert tard, et une poignée d'habitues vient taper le carton tous les soirs de la semaine ou presque. Mais, là encore, je me suis senti étranger, incapable de comprendre leurs allusions, de rire à leurs plaisanteries, et j'ai cessé de sortir le soir pour rester devant ma vieille cheminée, un bon roman à la main. Autre habitude singulière, je me rends régulièrement dans le vieux cimetière perché au-dessus du village.

Aujourd'hui, j'ai davantage d'amis décédés que vivants, je crois... Mais, ceux-ci sont disséminés dans toute la France et même à l'étranger. Alors, je viens m'asseoir sur une tombe

et je discute avec tous les disparus qui ont marqué ma vie. Mon frère, mort à même pas quarante ans, ma sœur qui aimait trop la moto et l'avait payé de sa vie, à mes parents aussi. Je les retrouve tous ici, en une seule fois. Leur âme peut très bien venir à ma rencontre, même si leur dépouille est inhumée en Australie.

Je ne trouve pas ce cimetière triste. La vue est magnifique sur la vallée plantée de vignes et d'oliviers. Les tombes sont suffisamment anciennes pour revêtir des allures de vestiges du passé. J'ai opté pour la tombe de la famille Barsac, j'ai trouvé ce nom sympathique, sonnait bien à l'oreille. De plus, les visites sont rares en semaine et je peux à loisir, rêver, dorer au soleil ou converser avec les âmes des trépassés, dans le silence et les fragrances provençales. Rien de morbide dans tout cela, je vous l'assure. Parfois, un avion passe dans le ciel, au-dessus de moi et je suis triste en me disant que plus jamais je ne volerai.

Quand je dis que mes amis sont presque tous morts, ce n'est pas tout à fait vrai, il m'en reste deux, bien vivants et remuants. Le premier se trouve à Rians. Il représente à lui seul, toute l'ambiguïté de mes sentiments et de mes idées, car c'est encore presque un enfant. Un soir de l'hiver dernier, je rentrais chez moi à la tombée de la nuit, un froid cinglant mordait mon nez et mes oreilles. Un vent perfide redoublait la sensation de retour à une période glaciaire, j'avais hâte de rentrer me mettre au chaud.

J'allais introduire la clé dans la serrure quand le sentiment d'être épié arrêta mon geste. Je me retournai et la lumière chiche du lampadaire qui essaie d'éclairer la ruelle dévoila la présence d'une ombre assise et recroquevillée sur le pas de la maison qui fait face à la mienne. Je m'approchai et découvris le petit voisin que j'avais déjà entraperçu une ou deux fois. Je le saluai, il répondit d'une voix grave pour un